INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

FUNÉRAILLES DE M. MAGENDIE.

DISCOURS DE M. SERRES,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES,

PRONONCÉ AUX FUNÉRAILLES

DE M. MAGENDIE,

Le jeudi 11 octobre 1855.

Messieurs,

Un pénible et dernier devoir nous rassemble aujourd'hui autour de la tombe de notre illustre collègue M. Magendie.

Les sciences physiologiques et médicales perdent en lui un de ces esprits indépendants qui, au milieu du tourbillon des écoles, savent s'en détacher pour penser d'après eux-

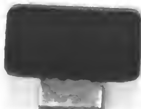
mêmes et faire penser les autres d'après eux. Telle a été la manière dont M. Magendie a marqué son passage dans la science de l'homme, science tout à la fois si difficile et si vaste.

Sans dire, avec notre collègue, qu'après Haller et Bichat la physiologie n'était encore le plus souvent qu'un jeu de l'imagination, nous devons reconnaître toutefois que sa philosophie était chancelante et sa direction incertaine, quand il entreprit de la ramener aux procédés simples et sévères de la physique et de la chimie, procédés qui consistent à « *observer* et par-dessus tout à *interroger* la nature « au moyen des *expériences.* »

Ce dernier précepte, d'expérimenter par-dessus tout, dans les sciences physiques, M. Magendie le mit d'abord en usage en 1809, dans un mémoire qu'il communiqua à l'Académie des sciences, sur l'action de quelques végétaux sur la moelle épinière, et d'où sortit, pour la pratique médicale, l'effet de la noix vomique sur ce centre nerveux.

Ce mémoire fit beaucoup de sensation ; il contenait, non les éléments, mais l'esprit et la logique de celui qui allait le suivre, dans la même année, *sur les organes de l'absorption chez les mammifères.*

Depuis longtemps les vaisseaux lymphatiques jouissaient, chez les animaux, du privilége exclusif d'exercer l'absorption. Les idées de Bichat sur les vaisseaux absorbants et exhalants avaient plutôt fortifié qu'ébranlé cette doctrine ; les veines étaient exclues du mécanisme de cette fonction capitale. Les y ramener, chercher à rendre à ce système organique la part qu'il y exerce, démontrer en un mot la *faculté absorbante* des veines, c'était jeter un défi à la physiologie du



jour. Or, M. Magendie *démontra l'absorption exercée* par les veines.

Depuis les immortelles expériences d'Harvey sur la circulation du sang, jamais l'art d'expérimenter en physiologie ne s'est élevé plus haut que ne le fit M. Magendie dans ce travail, qui le plaça à la tête des physiologistes de France. Ce rang qu'il prit et qu'il a su conserver par ses travaux, jusqu'à ce jour, lui fut vivement disputé. On ne lui pardonna sa *découverte* que lorsqu'on crut en reconnaître les vestiges dans quelques passages obscurs de Galien. Il eut encore cela de commun avec Harvey, et, chose remarquable, il imita ce grand maître jusque dans sa manière de répondre à ses adversaires.

On ne défend pas un fait; un fait démontré se défend par lui-même. Aux détracteurs de la circulation du sang, qui allaient jusqu'à renier à son auteur le talent de l'expérimentation Harvey répondit par son petit livre d'or sur la génération, qui renferme un trésor d'expériences. Aux adversaires de l'absorption veineuse, qui attaquaient aussi sa logique de l'expérimentation, M. Magendie répondit par ses belles expériences sur le système nerveux, qui fixèrent l'action physiologique de la cinquième paire, celle du nerf facial, celle des cordons antérieurs et postérieurs de la moelle épinière, etc.; actions qui, confirmées par la pathologie, montrèrent une fois de plus l'union indissoluble de la médecine et de la physiologie.

A cette époque, notre collègue avait obtenu le prix que lui avaient mérité ses importants travaux (1821); il venait d'entrer à l'Académie des sciences (1821), et s'était assis à côté des Laplace, des Biot et des Thénard, des ouvrages des-

quels il s'était particulièrement inspiré dans sa carrière.

Il venait de contribuer, avec M. de Laplace, à la fondation du prix de physiologie expérimentale par M. de Monthion ; il venait de fonder son *journal de physiologie*, qui, pendant dix années consécutives, est devenu le dépôt de toutes les recherches positives en physiologie normale ou pathologique. Par ce zèle ardent et si éclairé pour la physiologie et la médecine, notre digne collègue montrait que pour lui la science n'était pas un moyen de parvenir, mais un but ; but noble et élevé, celui d'agrandir le champ des sciences physiques, « de « ces sciences qui, relevant la dignité de l'homme, accroissent « sans cesse sa puissance, assurent la richesse et le bonheur « des nations, placent notre civilisation au-dessus de celle « des temps passés et préparent un avenir plus heureux « encore (1). »

La tendance, nous pourrions même dire la passion de M. Magendie, était d'asseoir sur des bases aussi solides que la physique et la chimie, la physiologie générale et, jusqu'à un certain point la médecine, qui n'est que la *physiologie de l'homme malade*. Son *Précis élémentaire de physiologie* (1825) a été conçu et exécuté d'après cette vue.

Quel modèle de précision et de labeur que cet ouvrage en deux volumes, intitulé si modestement *Précis élémentaire !* Quelle netteté dans la description des organismes de l'homme ! Quelle lucidité dans les rapports et les connexions de ces organismes avec la fonction qu'ils concourent à accomplir ! Quelle sagesse surtout dans les déductions !

---

(1) Préface du *Précis élementaire de physiologie*, page VII.

A la vérité, notre collègue s'y montre un peu trop esclave du fait brut. C'est là son système; car c'est un véritable système que de vouloir dépouiller les faits de la valeur que leur ajoute la pensée humaine, maintenue dans les limites d'une saine logique! Mais, malgré cette légère tache, le *Précis de physiologie* est un livre à mettre constamment sous les yeux de la jeunesse de nos écoles, pour lui apprendre l'art de raisonner dans les sciences médicales.

Après ce que nous venons de dire, il est inutile d'ajouter que M. Magendie était un des médecins les plus distingués de la capitale. Il excellait particulièrement à débrouiller ces maladies complexes, dans lesquelles un cortége de phénomènes secondaires viennent voiler les phénomènes principaux et menacent la vie des malades. Il savait, avec une sagacité rare, mettre de côté les symptômes trompeurs pour forcer la maladie de se mettre à nu, et l'attaquer alors directement par des moyens puissants.

La pratique médicale dans les hôpitaux lui offrait journellement l'occasion de mettre ce talent à l'épreuve, et c'est de cette pratique qu'est sorti son formulaire sur les agents thérapeutiques les plus énergiques.

En outre de ce service tout individuel pour les malades, M. Magendie a puissamment contribué à rendre aux pauvres de nos hôpitaux un service plus général et plus direct encore.

On sait toute la sollicitude du gouver ement pour le bien-être des malades de la classe ouvrière qui viennent dans nos établissements hospitaliers réclamer les secours de la médecine et de la chirurgie, on connaît également tout le zèle des administrateurs pour améliorer le régime alimentaire dans ces asiles des infirmités humaines. Par un sentiment

de philanthropie bien louable, un de nos collègues de l'Académie des sciences crut reconnaître dans la gélatine retirée des os un agent puissant de nutrition. Après l'avoir expérimenté sur lui-même, il en proposa l'application au régime des malades et des convalescents des hôpitaux. Des appareils furent élevés à grands frais dans deux de nos principaux établissements, et, malgré les observations des médecins qui ne reconnaissaient pas à cette substance la propriété qu'on lui supposait, on allait en généraliser l'usage. Heureusement que la somme nécessaire pour instituer les *appareils gélatineux* dans tous les hôpitaux était considérable ; alors, comme on le fait souvent en France, on finit par où on aurait dû commencer. On nomma, dans le sein de l'Académie des sciences, une commission pour savoir si la gélatine était une substance nutritive pour l'homme. Après trois années d'expériences sur les animaux, faites avec le plus grand zèle et les soins les plus minutieux, la réponse de la commission fut négative, et le rapport, fait par M. Magendie, fut un modèle de précision qui porta la conviction dans tous les esprits. Nos pauvres furent délivrés de la gélatine.

Jamais la puissance de la médecine ne se dessine plus nettement que lorsqu'elle est appelée à se prononcer sur des questions d'utilité générale ; elle devient alors un véritable sacerdoce.

On a compris qu'il s'agit des maladies prétendues contagieuses, de la fièvre jaune, du typhus, de la fièvre typhoïde et du choléra ; on a compris qu'il s'agit des quarantaines et des cordons sanitaires.

Le typhus indien, ou la fièvre jaune, venait de sévir à Barcelone ; les médecins envoyés au secours de cette malheureuse

ville avaient dignement soutenu l'honneur de la médecine française, aidés, il est vrai, par un cordon sanitaire qui en avait, disait-on, préservé la France. Dans ces circonstances, Chervin présente à l'Académie des sciences un long travail pour établir, sur des preuves recueillies par lui en Orient, que la peste et les autres affections prétendues contagieuses ne le sont pas. Nous fûmes chargés, avec M. Magendie, de l'examen de ce travail.

Il nous fallut une conviction bien arrêtée, puisée dans l'analyse approfondie des faits et des documents recueillis sur les lieux par cet infatigable médecin, pour conclure avec lui que la peste n'était pas contagieuse.

Ce fut encore M. Magendie qui fit le rapport d'après lequel, nous n'hésitons pas à le dire, la législation des quarantaines et des cordons sanitaires a été modifiée dans les deux continents; service immense rendu à l'humanité et au commerce, dont la France recueillit le bénéfice lors de l'invasion du choléra en 1832.

Nous devrions peut-être encore signaler ses recherches sur le sang, ses expériences sur les animaux pour développer chez eux les maladies qui affectent l'homme; mais dans une vie si pleine de travaux originaux, nous avons dû nous attacher de préférence à ceux qui portent l'empreinte de son talent, et qui attestent la valeur de la méthode expérimentale qui l'a constamment dirigé dans ses recherches et dans son enseignement.

Car M. Magendie a professé pendant quarante ans l'anatomie, la médecine, et sa science de prédilection, la physiologie. Indépendant par caractère du joug des écoles et de leurs doctrines, son enseignement se distingua toujours par ce coup

d'œil observateur qui cherche à découvrir dans les objets des propriétés, des analogies, des différences et des aperçus nouveaux. Son esprit se plaisait dans les difficultés à vaincre, et il les recherchait; il s'attachait, dans ses leçons, non à raisonner avec méthode, mais à trouver des principes sur lesquels on raisonne; non à compasser des idées, mais à en faire de nouvelles, et à les féconder par l'expérimentation qu'il maniait avec tant de supériorité.

Telle est l'esquisse de la vie scientifique de notre regrettable collègue de l'Institut, M. Magendie, dont la science de l'homme déplore la perte. Émule, dans la physiologie, des Harvey, des Haller et des Bichat, il en a parcouru les détours, le flambeau de l'expérience à la main, et, de même que ces maîtres à jamais célèbres, il a été assez heureux pour être utile à l'humanité, et augmenter le trésor public des sciences physiques et naturelles.

DISCOURS DE M. VILLERMÉ,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES,

PRONONCÉ AU NOM DU *COMITÉ CONSULTATIF D'HYGIÈNE PUBLIQUE.*

Messieurs,

La science et l'amitié sont aujourd'hui en deuil; car celui dont la tombe ouverte va se fermer devant nous, aimait, cultivait l'une et l'autre.

Un esprit étendu, positif, droit et indépendant, une raison supérieure, un talent remarquable d'observation, un éloignement invincible pour toute hypothèse, même pour les opinions que les faits ne sanctionnent pas avec évidence, et le désir, je pourrais dire l'insatiabilité de voir, de s'instruire toujours par soi-même; tels furent les guides constants de M. Magendie dans ses études expérimentales des problèmes de la vie.

Cette méthode, cette règle pratique, ces qualités, qu'il avait à un degré éminent, mais sans les exagérer, lui ont valu d'importantes découvertes; et celles-ci, en le plaçant au premier rang des physiologistes, ont porté sa réputation dans toute l'Europe, partout, en un mot, où la civilisation est très-

avancée et le véritable savoir en honneur. Aussi son nom a-t-il une grande autorité.

La mort de M. Magendie plonge dans l'affliction, non-seulement le *Comité consultatif d'hygiène publique*, placé près du ministère de l'agriculture et du commerce, comité dont M. Magendie était le président, et au nom duquel j'ose ici porter la parole, mais encore les plus illustres sociétés savantes, qui le comptaient avec orgueil parmi leurs membres.

Je me tais sur les titres qu'il avait à l'estime de tous. Des hommes éloquents, auxquels la mission en sera confiée de droit, et qui seront moins émus alors que je ne le suis, ne manqueront pas, à une époque assez prochaine, d'apprécier comme il convient toute l'étendue de cette perte.

La reconnaissance d'élèves devenus, comme M. Magendie, qui en était justement fier, des maîtres dans la science, et les soins les plus tendres, les plus assidus d'une sainte intimité, ont certainement adouci les longues et affreuses approches de sa mort, mais n'ont pu la retarder plus longtemps.

En dire davantage dans une aussi triste solennité ne me serait ni permis ni possible. Un cercueil et des adieux éternels ne laissent place qu'à la douleur, surtout quand c'est un ami, un confrère excellent que nous perdons.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT IMPÉRIAL, RUE JACOB, 56.

